

29/08/2002 À 00H47

Bonjour lettriste

PORTRAIT DREYFUS Alain

Avec Jim Palette, il faut procéder par petites touches. Sous ce nom haut en couleur se dissimule un personnage fluctuant, rétif à la définition. Il vous accueille en gare de Chartres, sourire timide sous une casquette de base-ball. Coiffe aussi incongrue sur cet homme à la cinquantaine sobrement élégante qu'une machine à coudre sur une table de dissection. Des casquettes, pourtant, il en a porté beaucoup : celle de critique d'art (entre autres à Libération de 1977 à 1986), de peintre, de poète lettriste, puis, en vrac, celle de musicologue, chroniqueur télé, metteur en scène, cinéaste, professeur aux beaux-arts, romancier, chorégraphe (il est le seul spécialiste mondial de la danse des doigts), voix off, pique-assiette et chômeur. Son dernier couvre-chef est celui du guide de la maison d'Illiers-Combray (voir photo) où Marcel Proust enfant passait ses vacances. «Un travail alimentaire, dit-il, totalement routinier, même si j'aime bavarder avec certains visiteurs. Pas tant les amoureux de littérature que les physiciens, venus quelquefois y puiser l'inspiration de leurs théories de l'espace-temps.» Un contre-emploi en somme, car n'était sa grande courtoisie, il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il avoue son peu d'intérêt pour la Recherche.

Jim Palette n'est pas comme son actuel gagne-pain à la tête d'une oeuvre fleuve. Ses deux romans n'encombrant pas les rayonnages avec leurs 50 et 70 pages. Peu importe la quantité. Si le premier, les Montagnes de Worchester, écrit pour se consoler d'une rupture avec une belle Anglaise, réjouira les happy few, le dernier en date, Tom Campeur, sorti cette année et déjà disparu des étals des libraires, a pourtant tout pour excéder la durée de vie d'un roman de consommation courante. Enfin tout, n'exagérons rien. Intrigue inane, personnages évaporés, héros autiste et cadre on ne peut moins exotique : un camping jouxtant un centre aéré aux confins d'une ville de province. Où Tom, «une sacrée tête» (ex-pionnier des programmes de reconnaissance vocale par les ordinateurs) vit de son rmi sous la tente aux beaux jours et le froid venu dans une construction en dur prêtée par les gérants. Que fait Tom ? Il risque quelques euros au Tac 4 après examen de Matin Turf, écoute du Stockhausen dans les bras d'une Canadienne fan de Céline Dion, ou enchaîne avec le narrateur des jeux de son invention. Comme ces parties de bataille animalière, où la gazelle peut échapper aux griffes du lion et emporter le pli si l'un des joueurs abat la carte «amnésie». Rien de palpitant, mais une atmosphère légère, drôle et triste, imprégnant son lecteur d'un je-ne-sais-quoi parfaitement résistant à l'épreuve du temps.

Si Jim Palette n'aime pas Proust, c'est sans doute parce qu'ils ont pléthore de points communs. Même goût pour la mondanité (salons chic et bordels masculins chez l'un, salons chic, Palace et Bains-Douches pour l'autre) et surtout une piété filiale similaire. Il est n'est donc pas étonnant que Jim Palette, qui garde de son enfance des souvenirs édéniques, passe ses journées à faire visiter la chambre de celui qui ne pouvait affronter la nuit avant que maman monte dans sa chambre lui poser un baiser sur le front.

Jim Palette (Jean-Pierre Gillard, à l'époque) est né en 1948 à Sèvres, dans la banlieue ouest de Paris. Père comptable chez Pétrifina, mère couturière à domicile. Ce couple modeste est un couple modèle : «Ils marchent encore en se donnant la main, dit le doux Palette, je ne les ai jamais entendus se disputer.» Il dit leur devoir sa curiosité tous azimuts, parce qu'ils l'entraînaient sans cesse dans les musées, les cinémas et les théâtres, ou tout bonnement pique-niquer le dimanche au bois de Chaville. De ses études paisibles au lycée local, il sort sans le bac mais avec un bon sens des relations publiques. Lors de son adolescence pré-68, ses amis aiment s'entasser dans des pavillons communautaires. Lui préfère «les portes qui ferment à clé» et profite de l'absence de ses camarades pour occuper dans des villas luxueuses leurs chambres laissées vacantes, à la grande joie des parents délaissés, ravis d'héberger un jeune homme bien élevé. De ces dispositions de coucou, il a fait un art : «J'ai vu souvent Jim, raconte un ami, entrer

désargenté dans une soirée où il ne connaissait personne et en partir en taxi avec son hôtel payé.» Semelles et poches trouées, il se prend de passion pour le mouvement lettriste, qui, à coup d'onomatopées, veut révolutionner le monde de l'art et le monde tout court : Guy Debord forgea ses premières armes à leurs côtés. Il rencontre leur pape, Isidore Isou, s'essaie à la peinture écrite et à l'écriture peinte, et filme son premier ballet, Danse des éléments infinis, chorégraphie pour une main seule.

Epris de poésie (ces mots de Mallarmé, «je dirais mourir un diadème», lui trottent encore dans la tête sans qu'il en ait épuisé le sens), de rock et de sonorités nouvelles, il est de ceux qui montent dans le train formé par Louis Dandrel, nommé en 1975 à la tête de France Musique pour dépoussiérer la chaîne. Il y produit quarante émissions en direct, fait partager ses goûts pour la pop et les bruitages des lettristes, as de la dissonance. L'expérience prend fin deux ans plus tard sous les crachats d'une presse intimant à la station de revenir dare-dare à ses missions de base en ne diffusant que du Mozart, rien que du Mozart. Parallèlement, il donne à Libération des comptes-rendus d'expos, sous forme de dialogues entre deux esthètes délurés, Paul et Guy, flanqués de deux chipies, Cathy et Pat. Dans ces années fastes (il aura même une émission sur la 2 où il anime des débats sur l'art sur un ring de boxe), il prend la posture du dandy flambeur et fauché, porté sur la bouteille et autres substances si affinités. Il rencontre Gainsbourg, «très tenu, très timide, fan de Schoenberg», pour un projet sans suite de chansons lettristes. Entré en crise d'évanescence, il poursuit quand même ses travaux journalistiques auprès de Edouardo De Andréis, aujourd'hui disparu, créateur de City Magazine et des éditions Rivages, puis trouve un poste inespéré pour un non-diplômé d'intervenant aux Beaux-Arts de Toulouse. Avant de sombrer pour cause d'amours malheureuses, dues, selon lui, à ses faibles performances. Il confiera d'ailleurs au magazine Playboy une contribution édifiante sur «l'art de prendre une veste».

Et le revoici, tel le phénix, avec un roman et un CD mixant rap et inspiration lettriste. En sait-on plus sur Jim Palette ? Guère. En dernier ressort, autant le définir par la publicité pour biscuits qu'il a choisie comme exergue à Tom Campeur : «Pim's, son secret est dans un coffre dont la clé est au fond d'un puits.».

photo BRUNO CHAROY

Jim Palette en 8 dates

1948: Naissance à Sèvres.

1966: Découvre le lettrisme.

1975: Entre à France Musique.

1977: Critique d'art à Libération. Sort de France Musique.

1981: Anime Aux arts, citoyens sur Antenne 2.

1985: Ecrit sur l'art dans City Magazine.

2001: Sort un CD rappo-lettriste, Corrina Corrina.

2002: Publie Tom campeur, aux éditions Exils.